

Madame Rivière n'est plus

Beaucoup sont restés sans voix en apprenant la nouvelle. Beaucoup de personnes sollicitées n'ont pas réussi à prendre la plume. C'était trop difficile.

Et nous avons été retardés pour cet hommage dans le journal qu'elle avait imaginé pour l'association qu'elle avait créée : l'Ursa.

Mme Rivière, elle-même, avait peu écrit.

Elle a laissé en nous d'abord des souvenirs de sa parole, de son sourire malicieux.

Pour chacun d'entre nous, elle avait une image particulière. Mais soignante ou collègue, elle était toujours la référence, la cheffe, une vraie patronne qui nous permettait d'être nous-mêmes.

Une vraie patronne crée un établissement, une institution, un lieu et un temps, un espace, une garantie, une base de sécurité... où certains peuvent se reconstruire et d'autres construire une vie privée ou professionnelle. C'est ainsi qu'elle a fait vivre « Saint-Cloud », démontrant l'effet soi-

gnant d'une vraie institution qui est faite de murs vivants, animés par un esprit passionné ; en cela notre fondatrice incarnait le soin matériellement et symboliquement.

Cet esprit a suivi à Sèvres où la bibliothèque porte son nom pour rappeler son intérêt pour la culture et la lecture. Cette activité est présentée aujourd'hui comme thérapeutique dans de nombreux lieux de soin. C'était encore une idée pionnière de Madame Rivière.

Le conseil d'administration de l'Ursa



Grand Cirque du vendredi 8 décembre 1978 :
Dr Haas, Mme Rivière, Dominique Audouin

Page 2 Isabelle Sokolow *Lettre à Mme Rivière* Maryvonne Vigour, Marie-Jeanne Bérard, Fabienne, Cécile, Monique *Témoignages de femmes* **Page 4** Dominique Audouin *Au revoir, Madame. Et merci...* **Page 6** Dr Hélène Niox-Rivière *Le sentiment de honte* **Page 8** Ali Saad *Les enfants du mystère* **Page 10** Marc D.V. *Un témoignage de reconnaissance* Pierre Veissière *Une légère couperose*

Lettre à Mme Rivière

Paris, le jeudi 11 mars 2021

Chère Hélène,

Tant de souvenirs, de moments privilégiés avec vous m'envahissent ; ils sont tellement variés, je les préfère en désordre : nos voyages, l'Hôpital, les émotions, les sentiments, les patients, votre mari Marcel Rivière, psychiatre, l'île d'Oléron. À l'hôpital : les infirmières, Mouka, Colette de Sainte-Foix, Christiane Bergeret, assistantes sociales. Tout ce monde qui vous cherchait, vous demandait votre avis et vos recommandations.

Vous étiez parfois crainte et surtout très aimée de nous tous.

Votre rigueur, la passion que vous montriez pour votre travail nous entraînaient dans une mouvance optimiste où nous trouvions ainsi chacun l'envie de créer.

Vous avez, avec le Docteur Haas, instauré des groupes de parole qui se sont révélés essentiels, vous aviez compris la richesse des échanges entre les thérapeutes : psychiatres, médecins, psychologues, internes et assistantes sociales, secrétaires, infirmières et aides-soignantes et aussi les anciens patients comme Mouka, Fabienne, François qui donnaient de leur temps et de leur fougue pour exprimer leur joie d'être abstinents.

Fabienne, Dr Rivière, Dr Sokolow



Je suis devenu « addict de l'abstinence » disait un rétabli.

Nous avons, dès lors, la possibilité d'échanger autour des patients, et avec eux en particulier ou en réunion de groupes : le grand Cirque, les réunions du samedi, la réunion des femmes avec Fabienne et Mouka qui, en parlant d'elle-même, disait : « Je suis l'alcoolique de service ».

Vous-même, disiez souvent : « Ce service d'alcoologie devient une nouvelle maison pour les patients » ; ils se sentaient si seuls et vous avez eu l'idée puis la ténacité de réaliser le projet de la création de l'URSA, cette association qui réunit patients rétablis et soignants professionnels. Les premiers rétablis à s'y être largement impliqués ont été Olivier, les deux Philippe et Marc, entre nous, nous évoquons « la bande des quatre ». Assistaient aux réunions ou activités proposées par l'URSA, les patients rétablis, les hospitalisés, les soignants du service qui le désiraient ainsi que les familles : conjoints, enfants parents, frères et sœurs et parfois même des amis des patients.

Dans la salle dédiée à l'URSA, il régnait, lors de ces réunions, une atmosphère chaleureuse où chacun partageait son savoir, son expérience et ses émotions.

Vous étiez toujours partante pour créer de nouvelles activités : art-thérapie, groupe de lecture, films décrivant la maladie alcoolique suivis de débats, la réunion du Jeudi, les réunions du lundi avec les psychologues, la visite de la ville de Saint-Cloud où l'accompagnateur était souvent l'aumônier de l'hôpital.

Vous étiez amoureuse de votre métier et vous avez su nous faire partager cette passion.

Merci Hélène ! Vous nous manquez !

Je garderai toujours en moi les très bons souvenirs des voyages avec vous, lors des différents congrès, à Stockholm, à Trieste, en Égypte. Votre curiosité et votre désir de culture nous réjouissaient et nous prenions du temps pour visiter ces villes et leurs différents musées. Vous étiez une passionnée de Salvador Dali et de ses peintures. Un tableau où la toile de fond était le désert, avec une femme mannequin en bois avec ses tiroirs qui symbolisaient secrets, obsessions et enfermement. Ces tableaux vous faisaient penser aux femmes sous l'emprise de l'alcool qui se sentaient seules et perdues dans un monde étranger et aride.

Vous vous êtes toujours préoccupée de leurs avens et vous cherchiez à les défendre et les sauver.

Vous resterez toujours dans mes pensées et dans mon cœur.

Docteur Isabelle Sokolow

Témoignages de femmes

Attentive et aidante

Quand on m'a demandé d'écrire quelques mots après la disparition du Dr Niox-Rivière, je me suis tout de suite rappelée son dynamisme et sa disponibilité.

À cette époque nous étions assez nombreux, nous pouvions la suivre dans ses visites auprès des malades.

Cela me permettait personnellement de mieux comprendre l'histoire du patient ce qui favorisait la plus grande empathie qui fait partie du soin dans un tel service.

Je me souviens aussi qu'elle était sensible à la vie person-

nelle des soignants, se montrant attentive et aidante.

Je garde un bon souvenir de la bonne ambiance que j'avais connue dans ce service



Maryvonne Vigour, infirmière

Petite femme pleine de charme

Je me souviendrai toute ma vie de cette petite femme pleine de charme, aux yeux noirs et malicieux, qui m'a reçue un jour de janvier 1980.

Je l'ai trouvée d'emblée sympathique avec son petit air amusé dédramatisant les situations qui amènent à l'addiction et me remettant sur des rails solides.

Toujours disponible pour "ses malades" et travaillant sans relâche, elle m'a redonné le goût de vivre.

Je me souviens d'un magnifique portrait d'elle, petite fille, dans le couloir de son appartement que j'admirais lors de ma séance, à 7h30 le matin.

Merci, Docteur, pour toute cette énergie que vous avez déployée au service de vos patients à l'intérieur de l'hôpital, ainsi qu'à l'extérieur, en organisant réunions, discussions, conférences, exposés et débats pour expliquer cette maladie, l'alcoolisme.

Monique C., Ville d'Avray

Témoignage du docteur Marie-Jeanne Bérard À Mme Rivière

Évocation du groupe de lecture, élément de son parcours de soin.

Après avoir accueilli, soutenu, accompagné, est arrivé le temps de la réflexion partagée, ouverte. Place est donnée à la littérature, irremplaçable, inépuisable et stimulante pour maintenir le lien.

Après quelques années est venu le moment d'ouvrir le cercle à d'autres, n'ayant pas vécu les mêmes expériences. Je fus l'une d'elles, honorée de cette confiance, enrichie de ces échanges.

Un grand merci, Mme Rivière de m'avoir ouvert la porte de votre maison.

Femme unique

Une femme unique sans demi-mesure, crainte ou aimée.

Elle était respectée et écoutée. L'amitié avait pris le pas sur la médecine et l'hôpital de Saint-Cloud. Plus de quarante ans de ma vie partent avec " Elle "

Au revoir Madame, au revoir Docteur

Adieu l'Amie

Fabienne G.

Un certain regard

Un matin de janvier ou février 1974, j'avais rendez-vous avec un médecin de l'hôpital de Saint-Cloud.

Je ne savais pas que cette rencontre serait l'une des plus importantes de ma vie.

Après une attente dans le petit couloir qui menait à son cabinet, une femme en blouse blanche vint me chercher.

C'était ELLE.

Ce dont je me souviens, sont ses yeux clairs qui me scrutaient au-dessus de ses lunettes perchées sur le bout de son nez.

Tout au long des années qui allaient suivre, ce regard sera tour à tour interrogateur, attentif, rieur, bienveillant.

Mais au fond de son regard c'est moi que j'allais trouver.

Grâce à ces consultations, je suis sobre depuis le 9 novembre 1974 et j'ai rencontré Mouka et la « petite Huguette » dans la chambre des 7 à l'hôpital.

Pendant plus de 30 ans j'ai été fidèle au « Grand Cirque » du mois de novembre où j'allais comme à un rendez-vous d'Amour.

Grâce à madame Rivière et aux Alcooliques Anonymes je mène une vie heureuse et utile.

Merci à ELLE.

Avec toute ma reconnaissance,

Cécile N.

“Au revoir, Madame... et merci...”

par Dominique Audouin

Cette fois-ci, vous êtes partie. Pour de vrai. Mais au fond, est-ce si sûr?... Vous êtes peut-être dans la pièce d'à-côté, comme dit le poète. Et puis je vous parle, ce qui est bien la preuve que vous existez en quelque façon. D'ailleurs vous savez bien qu'on ne disparaît pas toujours aussi légèrement qu'on le croit : pour le pire comme pour le meilleur, les empreintes déposées en autrui restent ; parfois en emporte-pièce, elles creusent ; mais aussi bien, elles forment quiconque veut bien se prêter à leur gabarit. C'est mon cas, – vous m'avez creusé, et vous m'avez formé.

Peut-être vous souvenez-vous du seuil de cette porte, un soir de 1978, où me voyant hésitant à l'arrivée des fauves, vous m'avez sèchement lancé : “Audouin, il faut vous y mettre!”.

Certes, ma trouille avait ses excuses : universitaire tout neuf et gentiment freluquet, je savais qu'il y avait derrière la porte une bande d'alcoolos comme on n'en fait plus, des durs à cuire à qui on ne la fait pas : anciens déportés, anciens résistants, paras du putsch d'Alger, légionnaires, prostituées, mercenaires, braqueurs de haut vol, – bref, tous explorateurs de l'extrême, familiers des fonds de poubelle de la vie, et dans le détail. Face à ça, le petit étudiant propre sur soi ne pesait pas lourd, pas plus que ne pouvait suffire le gentil boniment hygiéniste appris à l'école.

Il a fallu donc s'y mettre, – y mettre des morceaux de sa propre chair –, prendre des baffes, et ensuite apprendre d'eux, – seul moyen de rencontrer en vérité ces fauves à hauteur de risque. Les vrais cliniciens savent ce que je veux dire.

Ça, madame Rivière, c'est à vous que je le dois. A vous, – pas à l'université ni à la psychanalyse.

Une action forte peut détruire, elle peut construire, – et vous, vous étiez plutôt du genre bâtisseur.

Une bête de travail, je vous dis, et pas du bout des lèvres.

Vous mangiez dans le travail à pleines dents. A la retraite même, vous êtes longtemps revenue le soir à ces passionnées séances de réflexions sur

la pratique que nous menions par plaisir, au-delà de toute obligation statutaire.

Etait-ce au fond du travail? Non, c'était bien de la passion, – vous étiez mordue. Et c'est sans doute cette morsure de la passion qui vous faisait secrètement sœur des mordus de l'alcool.

Vous nous avez appris à nous mettre à l'école des alcooliques, à en recevoir un enseignement de chair et d'os, – et non pas seulement de les absorber dans l'appareil formalisé des expertises labellisées ; votre souci n'était pas l'addict des savants, astiqué par l'abstraction universitaire, mais l'alcoololo réel, brut, tout dégoulinant du suint de sa misère, – car c'est de ce réel-là dont il s'agit, seul niveau où puissent s'accueillir des vérités indicibles et inaudibles autrement.

En 1981, chaud encore des mains de Haas, vous saisissez son relais, allongez la foulée, et prolongez la course. En 1984, naissance de l'Ursa, – votre enfant ; là où Haas avec le Grand Cirque avait forcé les portes de l'hôpital pour y inviter les groupes d'entraide, vous-même cette fois-ci y implantez cette Ursa inédite, associant à parité patients et soignants ; là, – au cœur même de l'hôpital –, vous créez avec l'équipe et avec d'enthousiastes rétablis cet espace de soin réparateur, ouvert aux initiatives, à multiples entrées, libérant tout le temps et tous les itinéraires où la vie peut chercher ses voies avant de trouver la bonne.

Quelle audace, cette Ursa!... On la mesure mal aujourd'hui ; mais que n'a-t-on entendu à l'époque dans les autres services! : “Confusion des genres...”, “frotti-frotta...”, et autres insinuations susurrées... Bref, comme le Grand Cirque en son aurore, cette hérésie assumée était tout l'inverse d'une “bonne pratique”.

Reste ironiquement que quelques décennies après, le génie administratif a voulu multiplier ces “associations d'usagers” consuméristes, sortes de grimaces lointaines de cette Ursa qui, au soin, avait su ajouter la fraternité. Vous connaissez mon opinion rageuse là-dessus : la bureaucratie sup-

porte si mal les inventions qui lui sont structurellement antinomiques qu'elle a trouvé le moyen le plus silencieux de les abraser : les absorber en les généralisant, – brisant du même coup la pointe vive de leur singularité; les lieux ne sont plus la signature de noms propres, mais des rubriques dans la nomenclature.

Enthousiaste de la "bricolothérapie", vous aviez plein de ficelles en poche, y compris celle – précieuse – d'avoir le mode d'emploi de notre cher Docteur Haas : vous saviez très adroitement l'entourer et le protéger des contrecoups de sa propre passion soignante, car – oui –, monsieur Haas avait de rares mais fortes colères, uniquement lorsqu'il ressentait son action désavouée : c'est vous qui – en 1979, au congrès de Tours – avez su le tempérer, et éviter ainsi que l'équipe ne soit alors amputée d'un médecin éminent.

Mais grâce au legs de vos pragmatiques ficelles, madame Rivière, l'équipe du réseau Haas sait toujours louvoyer, et maintient contre vents et marées quelque sauvagerie créatrice dans ce merveilleux St Cloud-Sèvres.

Il y a aussi les souvenirs amusés, et tendres ; je vous vois encore ajuster le col de votre mari Marcel Rivière, l'un des psychiatres de l'équipe Haas : cette épingle de nourrice qui lui bouclait toujours le cou, était-ce votre invention ? Et puis vos conciliabules de couloir avec la chère Mouka, notre alcoolique de service, tous ces patati-patata de petites dames bavardes : vous parliez coiffeur, toujours pomponnées à l'ancienne, très seizième et en même temps l'une et l'autre les mains dans le cambouis, – pour reprendre le mot si expressif de Bruno.

Vous vous souvenez sans doute de ce jour où, – avec un peu d'aplomb moqueur –, je vous ai lancé : "Le capitaine du port peut faire l'économie du voyage, - le marin le lui raconte..." ; et vous de répondre, finaude et malicieuse : "Oui, mais pour bien entendre, il faut avoir un peu de route".

Et bien sûr, vous aviez raison. Vous saviez bien que l'engagement subjectif – à rebours de toute neutralité – exige de s'être suffisamment avancé dans sa propre problématique pour se familiariser avec la zone d'inconfort, et reconnaître à ce niveau la foncière communauté humaine avec le patient.

C'est sans doute pour cela que lors de l'arrivée des nouveaux internes, vous ne manquiez jamais de les plonger dans le film "Elle boit", à l'époque si troublant : il valait pour initiation abrupte, et rencontre crue des affres intestines de l'alcoolisme féminin.

Au revoir, donc, Madame, – puisqu'il faut bien se séparer.

Ces dernières années, la caduque fragilité de notre nature vous avait éloignée, mais nous vous savions encore là, quelque part, – réserve vivante de cet esprit pionnier que vous aviez si bien incarné à Saint-Cloud.

Comme tant d'autres, patients et soignants, ma dette à votre égard est immense : votre sollicitude n'avait rien à voir avec un maternage mamellaire ou quelque douceur sucrée qui endort ; votre soin d'autrui était du côté du réveil, parfois brutal ; vous saviez que le respect de l'autre n'est pas toujours de lui économiser la difficulté, mais parfois de le mettre au pied de son mur, à condition de l'y accompagner, mais en l'y ayant bien sûr d'abord précédé.

Et cette fois encore, là où vous êtes, vous nous avez précédés ; mais qu'à cela ne tienne :

*"We'll meet again
Don't know where
Don't know when
But I know we'll meet again some sunny day"*

Mme Rivière, Dr Sokolov, D. Audouin (ç. 1989)



Le sentiment de honte

par le Dr Niox-Rivière



13 octobre 2013.
AG de l'Ursa à Sèvres

Simone Weil a dit : « Il y a une seule obligation envers les êtres humains, c'est le respect. La crainte, la honte sont ressenties comme souffrance et deviennent une maladie. » L'alcoolisme, extrait de l'univers moralisateur, est vécu désormais comme maladie ou conduite, et non plus comme un vice. Il n'en reste pas moins que l'alcool-dépendance, définie par Fouquet comme étant la perte de la liberté de s'abstenir de boire, est ressentie comme une honte.

Dans notre société, on mesure ce que représente le passage de la transgression de boire trop à l'abstinence, nouvelle transgression. Quelle énergie ne faut-il pas mobiliser pour substituer à la honte d'avoir bu la honte de ne plus boire ! Mais, surtout, il s'agit pour le désigné alcoolique de la honte de lui-

même, qu'il noie dans l'alcool, sa seule jouissance. Il ne peut alors plus s'exprimer. Pour effacer cette honte de lui-même et retrouver des limites, il a besoin de mots. « La compulsion qui pousse l'alcoolique vers la bouteille est liée à la volonté d'effacer la honte qu'il a ressentie et qu'il vit toujours d'avoir été supplanté par un autre, fût-il le père, dans l'amour de la mère, d'avoir été abandonné par elle. (...) Retrouver l'unité perdue avec la mère sans même la distance d'un mot, c'est le rêve impossible de tout alcoolique » (Dr Maisondieu).

La honte est une émotion, et, à ce titre, difficile à nommer. Avouée, camouflée, non dite, inconsciente, la honte est un sentiment pénible, générateur de mépris, qui trouble l'individu. Les repères se perdent, les rapports humains sont perturbés. La honte peut être dissimulée sous d'autres sentiments : jalousie, colère, haine, agressivité. Elle est souvent confondue avec la culpabilité, mais celle-ci comporte une notion de réparation, d'expiation. Les personnes en difficulté avec l'alcool sont rongées par l'inquiétude du jugement des autres. Le sentiment de honte est en rapport à la fois avec l'histoire du patient et les situations nouvelles. L'exploration des motifs de honte est un vaste domaine : de l'environnement familial aux divers contacts sociaux.

Un tissu de blessures

Durant l'enfance, certains sujets collectionnent une série

de sentiments de détresse ressentie avec plus ou moins de démesure par rapport à la réalité. Des pans entiers d'images seront ensevelis. « L'inconscient, ce n'est pas perdre la mémoire, c'est oublier ce que l'on sait » (Freud). La sécurité mentale est alors amoindrie par ces traces du passé, source de dépréciation entraînant des sentiments d'humiliation qui font le lit de la honte. Plus tard, ce tissu de blessures, le plus souvent non dit, sera ravivé à l'occasion de nouvelles désillusions qui vont émailler l'existence des sujets qualifiés d'alcooliques. Le produit alcool permet alors d'échapper au climat de honte plus ou moins inconscient. Freud, à propos du malaise dans la civilisation, met en exergue le désir d'un monde fusionnel chez l'individu vulnérable : « On peut à chaque instant se soustraire au fardeau de la réalité et se réfugier dans un monde à soi qui réserve de meilleures conditions à la sensibilité. » Baudelaire, dans les Paradis artificiels, découvre les vertus du vin : « A nous deux, nous ferons un dieu et nous voltigerons vers l'infini. »

Aux agents historiques des situations de honte, c'est-à-dire au rôle que cette émotion a joué dans la formation de la personnalité, se mêlent les interactions du sujet avec son environnement. Les situations du présent vont interférer avec les détresses psychologiques du passé. Si les repères actuels sont menacés, la fragilité des figures intériorisées aura d'autant plus d'importance. La

honte liée à l'actuel peut revêtir diverses formes : humiliation extrême due à un handicap, à une maladie, défaillance des investissements d'attachement, abandon de toute dynamique des projets permettant une intégration dans un groupe ou dans une communauté. On comprend l'importance des pertes que peuvent engendrer le décès d'un être aimé, les ruptures affectives, le chômage, l'exclusion, etc., chez le sujet déjà en insécurité psychologique qui assiste à la disparition des sentiments internes de continuité.

Nous avons tous nos hontes

Mais, en dehors des événements graves par leur importance ou leurs conséquences, des conflits dérisoires peuvent directement toucher le narcissisme du sujet alcoolique et le précipiter *dans une crise qu'il va calmer avec le stupéfiant*. Le malade alcoolique dira alors : « je bois pour m'anesthésier, fuir, ne pas penser », rarement « pour me faire du bien ». Frappé dans son intimité, exposé dangereusement au regard de l'autre, il souffre d'un sentiment d'exclusion, d'effondrement de sa propre estime. Il y a des degrés dans l'intensité et les conséquences du sentiment de honte. Nous avons tous « nos hontes ». L'adaptation est individuelle. Ce qui contribue à produire une désorganisation des mécanismes intrapsychiques, c'est l'impossibilité d'exprimer et de partager le sentiment de honte. L'effet perturbateur des « secrets » personnels ou familiaux est l'illustration de la participation fantasmatique du sujet à l'univers de la honte. Secret lié à un événement privé : incertitude quant à la paternité, adoption, manoeuvres de séduction, disgrâce physique, etc. Secret de famille : alcoolisme, internement, suicide d'un parent, etc.



Mme Rivière, Mouka, Fabienne. Pot de départ de Mouka, ç. 1989



Le Service d'alcoologie, ç. 1989



Rétablis et soignants. Pot de départ de Mouka, ç. 1989

Le silence de l'entourage entraîne une dévalorisation chez celui dont le désir de savoir n'a pu être satisfait. Dans l'histoire des sujets alcooliques, gardons-nous d'attribuer le sentiment de honte à un événement précis. Un secret en cache souvent un autre. Grâce au produit alcool, les émotions sont mises à distance.

Une femme disait au « Grand Cirque » : « L'alcool, c'était mon cache-misère. » L'alcoolique a peur de sa subjectivité, de son originalité. Abstinent depuis plusieurs années, un homme s'exprimait ainsi : « Maintenant, je n'ai plus peur de moi-même.

suite page 12

Les Enfants du Mystère

Nous reproduisons ici deux textes de notre ami Ali Saad. Le premier est extrait de son ouvrage *Les Chemins d'Illje*. Le second a été écrit tout spécialement pour *Le Papier de Verre*. Tous deux sont extraits du numéro des 20 ans de l'Ursa (PDV26).

La femme qui dirigeait le service...

La femme qui dirigeait le service d'alcoologie avait créé une association composée d'autres médecins et de malades stabilisés. Ce médecin d'un grand charisme était très attachant et face à toutes les situations elle donnait toujours l'idée juste. C'est ainsi qu'elle se retrouva à la tête d'une cohorte d'âmes déchirées, traînant leurs béquilles d'amour sur les terres incertaines de l'imagination, souvent incapables de faire le deuil de l'enfance malade dans les bas-fonds des villes égoïstes. Elle écoutait attentivement ces hommes et ces femmes à la dérive. Ces terribles enfants du mystère[...] Et dans la salle qu'ils occupaient plusieurs fois par semaine, il avait retrouvé le sens des mots, le sens des réalités qu'il n'avait jamais, acceptées. L'atmosphère enfumée de la pièce n'était pas sans rappeler l'ambiance des bistrotts d'où ils venaient tous. Tous avaient connu le désespoir, les délires de la toxicomanie et surtout le sentiment d'un grand manque indéfinissable. Ils venaient là pour se transmettre une partie de leur vie, leur part de souffrances. Mais, au delà des blessures, c'était surtout le désenchantement face à la vie qui était le plus difficile à soigner.

Ali Saad : *Les Chemins d'Illje*, Paris, Éditions Buchet / Chastel, 1992

Les enfants du mystère

Nous étions nés parmi les vagues, au milieu de l'océan profond ou de l'indélicate mer. Transportés, par les mouvements de la lune bleue et par ces sales guerres, jusqu' à la dérive... des souvenirs qui collaient à notre peau, dans nos yeux à peine ouverts. Cela faisait longtemps que

nous rêvions ainsi. Puis un jour, nous nous sommes réveillés dans la grande maison blanche aux couloirs infinis. Nous étions des milliers à marcher dans cette chorégraphie des corps malades. Nous avions fait de nos vies une tragédie car nous ne savions pas faire autre chose pour descendre de scène, pour sortir

du ventre étrange. Nous sommes restés ainsi pendant des années pendant que les autres nous regardaient jouer des rôles que nous inventions à chaque seconde qui passait. Dans cette seconde nous voulions tout. Acte un qui n'est autre que l'acte deux, scène trois qui n'est autre que la scène quatre, et l'autre qui n'est autre que... nous ne savions plus rien. Toujours les mêmes gestes répétés à l'infini. Quelquefois des mains se tendaient de part et d'autre du rideau de scène. Mon Dieu ! Comme ce mot se répète, la scène... comment se sortir de ce théâtre insipide que nous avions bâti de nos propres bouches et par lesquels des flots se déversaient tels un « bateau ivre » derrière lequel se tenait ce petit docteur aux grosses lunettes qui tentait de nous montrer les chemins des coulisses où se tenait le début de la vraie vie. Entre la scène, les coulisses et le « dehors » il y avait les couloirs. Des couloirs blancs où nos corps encore dansaient, où nos corps attendaient toujours tout et rien. Nous chancelions encore. Encore un mot étrange. Chanceler. De l'autre côté, les autres, ceux de la grande bâtisse en face de la gare, s'étaient tous habillés en

blanc. Ils nous tendaient les mains dans la salle obscure. Depuis les mezzanines, depuis l'orchestre, depuis le balcon les couloirs s'étendaient à l'infini, les portes restaient ouvertes et leurs bras tendus pleins d'amour semblaient vouloir nous engloutir dans ce que nous pensions être des labyrinthes. Cela nous faisait peur. Nous connaissions depuis longtemps la peur, et nous savions que nos vies ne se résumaient qu'à ces misérables errances, à ces « misérables miracles », que nous répétions encore et encore. Jusqu'à ce jour nous n'avions jamais répondu à une main tendue. Cette main, ces mains, toutes ces blouses blanches étaient là, devant nous. Elles faisaient le siège de nos douleurs mais nous n'étions que d'étranges gueux ivres. Comment pouvaient-ils vouloir de nous qui étions si ingrats et si sales. Nous sommes descendus du train, Saint-Cloud terminus. Du haut du quai nous apercevions toutes les blouses im-

maculées qui toujours tendaient les bras. Nous passâmes une nouvelle fois sous la voie. C'est ce jour là peut être que nous la vîmes. Elle se tenait différemment, ne portait pas de blouse. Nous savions que c'est vers elle que nous allions. Dans la grande salle obscure, déjà, elle ne tendait pas les bras. Elle semblait tout simplement attendre. Attendre la

fin de nos secondes où nous pensions tout avaler. Dans cette attente, elle avait mis fin à cette seconde comme pour nous dire qu'après les secondes il y avait les minutes puis les heures, les jours, les semaines, la vie, quelque chose comme la parole. Notre nouvelle chorégraphie avait ainsi commencé. Nous, avons déposé nos corps fatigués de gueux désespérés dans des lits blancs encore. Chaque matin, elle viendrait de son pas assuré, sans complaisance ivre elle-même de vérité qu'elle allait bientôt nous inoculer. La trêve allait durer. Nous cessions doucement de nous répéter, nous cessions de pleurer, nos larmes disparaissaient. Nous avions crié tout le long de nos vies. Ce premier et unique cri enfin cessait. Ce cri laissait place au vide. Il fallait retrouver les autres. Mais qu'étions nous devenus, nous connaissions nous ? Nous étions des îles. Sans le savoir nous avions embarqués ivres sur le bateau. Les gueux chancelants dans les séismes de Bacchus avaient fondé cet archipel blanc pendant que d'autres imploraient des miséricordes incertaines. Elle nous apprit là, que « je est un autre », enfin elle n'en était pas sûre. Que l'autre pouvait peut-être être je.

En tous cas c'est comme ça que nous devînmes je. Ce fut la première invention. Nous traînâmes désormais avec ce je avec lequel nous ne savions que faire. Nous partions en vain le long des couloirs à la recherche de je qui devenait intime mais très encombrant. Il fallut alors une autre invention. Elle se retourna alors vers Mouka et lui dit les je sont dans le couloir. La solution est là. C'est ce jour d'hiver que le Docteur Hélène-Niox Rivière parla de la thérapie de couloir. C'est ainsi que le 11 décembre 1984 naquit l'Unité pour la Recherche et les Soins en Alcoologie.

Mes amis, Je n'ai à aucun moment parlé d'alcool. Il me semblait plus important en ce jour d'anniversaire, maintenant que nous avons réappris à parler, de dire

comment l'URSA est une formidable aventure humaine. Un lieu où le prochain malheureux pourra venir retrouver ce qui fut pour nous un miracle. Je ne vous citerai pas vous, les femmes et les hommes du service d'Alcoologie de l'Hôpital de Saint-Cloud. Je voudrais simplement vous dire au nom de tous les miens, mes frères et sœurs d'alcool combien votre dévouement votre amour nous ont montré l'espoir que l'on peut encore trouver dans cette humanité que jour après jour vous reconstruisez inlassablement. Prenez soin de vous comme vous avez su si bien le faire avec nous. Merci infiniment.

Les Enfants du Mystère ont vingt ans, merci madame Rivière.

Ali Saad, PDV 26.



PHOTO DOMINIQUE AUDOUIN

Un témoignage de reconnaissance



42 ans, c'est long ! Mais le décès de madame Rivière et cette photo d'elle à l'époque, en première page du dernier *Papier de verre*, ravivent tant de souvenirs. Ah cette photo ! Ce regard, mélange de compassion devant mon triste état et d'assurance qu'il y aurait une solution, que, peut-être, si je voulais bien m'en remettre à elle...

Dans ces années 1977-1978, au bout du rouleau, j'ai fait plusieurs séjours à l'hôpital de Saint-Cloud, suivi par le docteur Haas et le docteur Rivière. On ne pouvait pas faire mieux mais j'impute principalement à Hélène Niox-Rivière le succès de mon rétablissement. S'il y a en alcoologie des règles et un savoir, il n'y en a sans doute pas quant au savoir-faire de l'alcoologue face à chacun de ses patients.

Je trouvais le docteur Haas infiniment aimable, intelligent et compréhensif. Dans son regard, aucune trace de jugement. C'était rassurant. Mais, dans mon désespoir, il y avait encore un peu de vanité. Sans doute à tort, je percevais sa bienveillance comme de la complaisance. Alors qu'une fois, m'ayant trouvé dans un état alarmant, il avait décidé mon hospitalisation immédiate et m'avait fait installer dans une chambre, j'ai, dès le dos de l'infirmière tourné, attrapé mes affaires et me suis sauvé. L'ayant appris, il déclara : « Gardez lui sa chambre, il va revenir vite » ! Et ce fut le cas. Cette bienveillance, j'ai encore le sentiment, très contrit, d'en avoir abusé.

Si madame Rivière avait aussi en partage ce sentiment d'humanité, cette compréhension, tout dans son regard et son attitude m'interdisait toute tricherie. Il y avait en elle je ne sais

quoi de solide, comme une autorité. Lorsqu'elle eut assuré la consultation de ma dernière sortie, en septembre 1978, je repartis avec son image en moi, comme une assurance me protégeant face au risque de rechute.

C'est ainsi que commença mon abstinence, durable jusqu'aujourd'hui. J'avais un ange gardien en plus du groupe des alcooliques anonymes. Comme une tutelle face à la crainte d'une inconséquente envie de boire.

Je ne venais pas souvent en consultation mais toutes les occasions étaient bonnes pour venir en visite à l'hôpital : la réunion du jeudi avec les malades hospitalisés ; celle du samedi matin où j'essayais de prêcher la bonne parole. Ces circonstances me permettaient de rencontrer madame Rivière et de percevoir en ses yeux, qui ne se trompaient pas quant à mon abstinence, un mélange de contentement et d'encouragement. Jusqu'au jour où elle me demanda de suppléer à l'occasion Mouka à la consultation et d'assurer la réunion du samedi matin à la place d'un membre des AA qui n'avait pas l'heur de lui plaire. Je le fis avec mes deux amis Philippe. Et, plus tard, nous l'accompagnâmes tous les trois pour l'aider à créer l'URSA et lancer ses activités.

C'est ainsi qu'elle m'a mis sur les rails. Il en fallait pour aller loin. Plus tard enfin notre relation prit le tournant de l'amitié. Je garde le souvenir ému des dîners auxquels elle nous invitait régulièrement et où on pouvait parler d'autres choses car tout l'intéressait.

Reconnaissance émue et fidélité, madame Rivière !

par Marc Durand-Viel

Le médecin qui me reçut à ma première consultation en alcoologie était madame Rivière.

J'avais appris, quelques mois plus tôt, que les problèmes que j'avais avec l'alcool se soignaient médicalement et je m'étais enfin décidé à venir voir les professionnels. Les détails de notre entretien restent flous dans ma mémoire mais l'impression globale ressentie était très nette : j'ai eu confiance en ce médecin. Elle connaissait son travail, elle m'examinait avec soin, elle avait une méthode pour traiter la maladie. Je la sentais très concrète, ter-rienne, pas techno ni pontifiante, solide. À un moment elle s'est penchée vers moi, a ausculté mon visage, et dit : « Je crois, en voyant cette légère couperose, qu'il est temps de vous soigner. » J'étais rougeaud et bouffi, elle y voyait un signe de démarrage de soin. C'était formulé délicatement et j'ai estimé avoir des gages suffisants pour entreprendre un traitement.

J'avais rencontré un bon médecin, muni de ce pouvoir extraordinaire de donner confiance et l'envie de se soigner. Son côté « pieds sur terre », bien vivante aussi me rassurait, je ne me sentais pas embarqué dans des thérapies folkloriques. Le docteur Rivière deux ans plus tôt avait fondé l'Ursa et aussi, je crois, la réunion du samedi matin. J'y rencontrai, éberlué, des alcooliques qui ne buvaient pas. Rencontre charnière et agréable surprise : Nicole, « les » Philippe, Olivier, et Ali qui avait dix ans de moins que moi... ne buvaient plus d'alcool et me donnèrent leur numéro de téléphone. Ce qui me sauva huit jours après ma sortie de cure.

Rentré chez moi, seul, avec des médicaments contre la dépression et rien d'autre, au bout d'une semaine l'angoisse a été telle que je suis allé chez l'épicier acheter le whisky salvateur, mais j'ai quand même téléphoné ensuite, un dimanche, pour me cramponner à un alcoolique abstinent. Olivier m'a répondu, et suggéré, ce qui ne m'était même plus venu à l'esprit, de prendre dès le lendemain un rendez-vous avec madame Rivière pour réenvisager mon traitement. Trois jours plus tard, le régulateur d'humeur initial était changé, et avec le nouveau je ne descendais plus aussi bas dans l'insupportable, ce qui m'a permis de rester dans des états d'humeur tenables, et de ne pas reboire. Madame Rivière a eu l'intelligence thérapeutique de prolonger l'intuition du docteur Haas de s'appuyer sur les rétablis et d'impulser un réseau d'entraide intimement lié à l'hôpital. Si elle ne l'avait pas suscité je n'aurais sans doute pas rattrapé au peloton, ou bien plus tard, et dans quel état ? L'hôpital seul m'était déjà sorti de la tête. Et un dimanche ! Mais les rétablis, avec une tête assainie et motivée sont disponibles, en tous temps, pour indiquer les voies du salut. Génial ! Quand on n'est pas soi-même disponible l'action peut continuer par alliés interposés. Après ces deux interventions essentielles pour moi, mes autres contacts avec elle

Une légère couperose

ont été plus anecdotiques, mais très imprégnés tout de même de cette reconnaissance, de cette estime affectueuse que je garde à ceux qui, comme elle, ont bénéfiquement et fortement influé sur le cours de ma vie. Je suis venu souvent aux séances de cinéma qu'elle a continué à animer après sa retraite avec, après la projection, des échanges critiques distrayants ou les opinions des uns ou des autres étaient parfois ponctuées d'interprétation psychanalytiques riviériennes audacieuses. Elle me regardait du coin de l'oeil pour savoir ce que j'en pensais. Je souriais gentiment et restais muet.

Enfin, à la Société d'alcoologie où elle m'avait fait rentrer, je la croisais tous les ans, sauf ces dernières années, et allais toujours la saluer. Nous conversions quelque temps puis je la laissais entourée de sa petite cour de groupies, ou à ses rencontres itinérantes au cours desquelles elle ne se privait pas de poignarder à l'occasion un cher collègue sous prétexte d'un je ne sais quoi qui lui avait déplu. Car elle pouvait parfois avoir la dent dure. On pardonne. Elle avait surtout un coeur d'or, un dévouement, une humanité enracinée, profonde. C'est sans doute pour cela qu'on disait Madame plus couramment que Docteur.

par **Pierre Veissière**

[Ce texte de notre ami Pierre Veissière a été publié par le PDV 55 (juillet 2020)]

Bulletin d'adhésion à l'U.R.S.A.

(Unité pour la Recherche et les Soins en Alcoolologie)

Nom

Prénom

Adresse

.....

Code postal

Ville

Tél.

Mail

Je désire devenir :

- Membre adhérent : 25 €
 Membre bienfaiteur : à partir de 50 €

Je règle :

- soit en espèces
 soit par chèque bancaire ou postal
à l'ordre de l'U.R.S.A.

Bon à retourner, accompagné de votre chèque, à :

URSA-CSAPA,
Centre Hospitalier des Quatre Villes,
141, Grande Rue, 92310 Sèvres

PAPIER DE VERRE

Bulletin édité par
l'Unité pour la Recherche et les Soins en Alcoolologie
Centre hospitalier des Quatre-Villes
3, place de Silly, 92210 Saint-Cloud
contact@ursalcoologie.asso.fr

Directeur de la publication :
Dr Michel Craplet

Coordinateur de la rédaction :
Jacques Étienne

Maquette : Bernard Béguin

Dépôt légal : mai 2021
Numéro ISSN : 1168-6723

*La rédaction n'est pas responsable des textes
qui lui sont adressés. Ils ne sont pas retournés.*

Comprendre l'angoissant message

Chez le patient qui boit, il y a contradiction : sans alcool, il est nu ; avec l'alcool, à sa honte intime se mêlent la honte de boire, l'opprobre de l'entourage. Les efforts entrepris pour camoufler les effets délétères de l'intoxication ne permettent pas d'éviter l'installation du mépris. Devant l'abus d'alcool, le groupe social est accusateur. L'alcoolique fait honte car il bafoue l'ordre, les usages, la loi. Il est déroutant, imprévisible, oscillant entre la normalité et la pathologie. Il perturbe le psychisme de tous ceux qui l'entourent, désoriente les thérapeutes non avertis qui souffrent de leur impuissance à soigner un malade célèbre pour sa mauvaise foi. Le consommateur impénitent incarne le désespoir de l'homme et livre les secrets dont l'humanité a honte. Une neutralité bienveillante de façade, un discours raisonnable ne soulagent pas la souffrance du soigné à l'esprit brouillé qui altère la communication du fait d'un comportement souvent provocant. Le message angoissant qui filtre à travers les excès du buveur réclame une approche authentique, attentive, permettant une compréhension humaine de la désorganisation psychologique induite par les sentiments de honte. Au cours du cheminement dans l'alcool, la gestion de la honte se fait dans différents registres : *résignation, dénégation, révolte, paranoïa*. La honte peut conduire à l'effondrement, à la confusion. La mémoire est disloquée. La complexité des situations ne permet pas de dire comment ceux qui sont engoncés dans leur honte de boire vont pouvoir cesser de se soigner avec l'alcool et se dégager du sentiment d'autodépréciation. Tous les outils thérapeutiques sont nécessaires, des « coquilles » d'emprunt seront utiles, dans un but de fonction contenante, mais ce qui est sans doute le plus important, c'est de respecter l'intimité qui a lieu entre le buveur et l'alcool. Pour lutter contre l'opacité psychique, il faut offrir le miroir d'un vrai regard, écouter avec patience et attention la traduction des affects à travers les mots et surtout les images des sensations corporelles. L'acte de boire se conceptualise mal. Le recours à l'alcool est une réponse muette à la souffrance. Les signifiants sont gelés. Le travail consiste à « décaler » l'angoisse pour donner sens et valeur aux sentiments de honte. Le travail purement psychologique doit être accompagné d'une attitude d'estime de tous les intervenants en alcoolologie, qui sera le plus sûr moyen de contribuer à renouer le lien social indispensable au rétablissement des patients nommés alcooliques.

[Ce texte a déjà été publié par le PDV n°3 (début 1993) et réimprimé fin 1996 pour les *Morceaux Choisis* (Best Of...) de notre journal.]